

## Un débat sur la géographie. H. Isnard répond

Hildebert Isnard

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Isnard Hildebert. Un débat sur la géographie. H. Isnard répond . In: Annales de Géographie, t. 90, n°498, 1981. pp. 211-216;

doi : <https://doi.org/10.3406/geo.1981.20011>

[https://www.persee.fr/doc/geo\\_0003-4010\\_1981\\_num\\_90\\_498\\_20011](https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1981_num_90_498_20011)

---

Fichier pdf généré le 07/11/2018

## Un débat sur la géographie

### H. Isnard répond

Comme nous le souhaitions, les *Annales de Géographie* ont pris l'initiative de proposer à leurs lecteurs une réflexion commune qui ouvrirait la voie d'une recherche épistémologique sur notre discipline.

L'article « Méthodologie et Géographie »\* a suscité d'importantes remarques : il nous a paru nécessaire d'y répondre par quelques explications.

#### L'objet de la géographie

La première de ces remarques conteste la nécessité pour la géographie de se délimiter un « domaine réservé » dans l'étude de l'espace.

L'espace est un tout dont seule une appréhension globale peut révéler l'inextricable interdépendance des composants. Son analyse ne peut être réalisée d'un unique point de vue : elle relève d'une approche systémique pluridisciplinaire qui permettra une connaissance des structures dialectiques.

Nous souscrivons d'autant plus volontiers à cette conception qu'elle constitue la base axiomatique des recherches exposées dans notre ouvrage publié en 1978 sur l'espace géographique : en en rendant compte, J.B. Racine pouvait écrire : « Il ne fait pas de doute que cet *Espace Géographique* puisse représenter pour bien des lecteurs une véritable relecture de la géographie humaine traditionnelle sous un éclairage nouveau, celui de la " nouvelle grille " systémique ».

Donc, l'espace est un ensemble vers lequel convergent les recherches de plusieurs disciplines car peu de mots ont donné lieu à autant de divergences sémantiques.

C'est pourquoi, il doit être examiné « sous des angles divers ». Mais il ne peut être question pour un seul homme, de se livrer à

toutes les visées : il y faudrait une compétence scientifique qui nous ramènerait, non pas au positivisme d'Auguste Comte, mais à un encyclopédisme proche du confusionnisme. Le géographe ne peut plus être à la fois morphologue, climatologue, sociologue, historien, économiste... C'est trop souvent ce qu'on lui a reproché, non sans ironie.

Que la connaissance totale soit le résultat d'une mise en commun de recherches interdisciplinaires confrontées les unes aux autres, c'est une évidence. A condition toutefois qu'une division du travail reconnaisse à chacune de ces recherches conjuguées mais considérées comme autant de sciences parcellaires, une visée propre qui lui permettra de prospecter, selon ses méthodes, une des faces du phénomène à connaître. Sans pour autant ignorer, répétons-le, les résultats partiels obtenus par les autres disciplines.

Ce qui constitue tout particulièrement l'objet de la géographie, au stade actuel de sa problématique, c'est, nous semble-t-il, l'espace construit par les sociétés humaines pour s'y produire et s'y reproduire, conformément aux projets qu'elles ont conçus<sup>1</sup> : la géographie est donc une science de la pratique sociale, une praxéologie.

Cet espace spécifique à l'homme, nous l'appellerons l'espace géographique, à l'exclusion de tout autre<sup>2</sup>. Il diffère, notamment, de l'espace écologique en ce qu'il n'obéit ni aux mêmes déterminations, ni aux mêmes dynamismes ; il a sa propre finalité clairement signifiée dans sa structure. Ce sont là des raisons suffisantes pour nous faire rejeter l'idée souvent avancée de faire de la géographie une écologie humaine : on tomberait là dans un réductionnisme préjudiciable à notre discipline. Nous nous sommes déjà abondamment expliqué sur ce point dans des publications précédentes pour n'avoir pas à insister.

Que l'espace géographique soit donc un produit social est une évidence empirique que sa trivialité n'empêche pas de constituer une discontinuité épistémologique suffisante pour nous obliger à rechercher une nouvelle problématique. Quoi qu'il en soit, elle a l'avantage de permettre un premier pas vers un consensus paradigmatique qui a trop longtemps manqué à notre discipline.

### *L'espace homogène*

Avançons d'un deuxième pas : l'espace géographique résulte de l'inscription au sol d'un peuplement, d'activités, de moyens de

1. « Comment la géographie pourrait-elle se constituer en tant que science, si elle n'est pas capable de délimiter son objet », comme le dit René Thomm de la sémiologie.

2. Contrairement à Henri Lefèvre pour qui l'espace géographique est « l'espace naturel, celui de la nature première, pas encore profondément modifié, encore moins intégré ».

communication, coordonnés en un tout pour atteindre un objectif social. Aux différentes conditions de ces trois variables pertinentes, constitutives de toute structure géographique, correspondent autant d'espaces géographiques différenciés : chacun ayant une unité d'organisation qui lui confère sa signification. C'est ce que nous entendons par espaces homogènes. A quoi on objecte : « non, il n'y a pas de régions homogènes. L'espace, lui aussi, doit être perçu comme le siège d'une dialectique fondée sur la contradiction homogénéité-hétérogénéité ».

Nous dépasserons ce point de vue qui n'atteint pas la profonde réalité des choses. Certes, toute chose est le siège d'une contradiction homogénéité-hétérogénéité : les sociétés humaines et les espaces géographiques, ces deux faces d'une même réalité, n'échappent pas à cette nécessité primordiale. Mais il faut ajouter que l'action humaine s'exerce sur un espace pour l'adapter à son projet : elle le finalise. C'est alors qu'il acquiert son unité de structure fonctionnelle qui lui confère son identité. La prise de conscience de cette unité qui transcende la différence fait de la région homogène un espace vécu par l'homme : à telle enseigne que « la géographie est moins la science de l'espace que la science des régions ». (H. Bobek).

Il nous faut reprendre ici l'exemple de la Boucle du Niger, au Mali : l'espace écologique y a été transformé, par les différentes ethnies, en unités spatiales différemment conçues : celles des agriculteurs sonraï, des pêcheurs bozos, des éleveurs peuls. Distinctes les unes des autres par leurs caractéristiques de peuplement, d'activités, de circulation, ces unités constituent autant d'espaces homogènes dont les composants s'articulent les uns aux autres pour répondre au but cherché par chacun des groupes sociaux : un espace géographique est homogène quand sa composition procède d'une conception qui lui est propre.

Hétérogénéité globale donc de la Boucle du Niger ; mais homogénéité nécessaire de chacun des espaces géographiques correspondant aux ethnies qui la constituent.

Qu'à l'intérieur même de chaque unité, des oppositions rompent son équilibre, une crise s'ouvre qui ne sera résolue que par la mise en place d'une nouvelle combinaison structurelle.

Qu'entre des entités socio-spatiales différentes surgissent des contradictions, alors se déclenchent des processus de compétition et de hiérarchisation qui les intègrent en niveaux supérieurs d'organisation.

Cela nous conduit à préciser notre point de vue sur la coexistence dynamique de l'homogénéité et de l'hétérogénéité au sein d'une société et de son espace.

Déclarer qu'il n'y a ni société, ni espace homogène, c'est muti-

ler l'une et l'autre et se condamner à ne pas comprendre les structures tant dans leur synchronie que dans leur diachronie.

L'homogénéité résulte d'un dépassement de l'hétérogénéité par son contrôle : dans toute organisation complexe fondée sur l'interdépendance de ses différentes instances constitutives, il en est une qui doit nécessairement amener les autres à s'articuler sur elle, sans pour autant les priver de toute autonomie. C'est le primat de cette instance qui définit l'homogénéité de l'ensemble et son identité.

C'est ainsi que dans une société, l'économique, le politique, l'idéologique sont autant d'instances spécifiques, mais accordées les unes aux autres sous la dominance de l'une d'entre elles : l'économique, par exemple, dans les sociétés capitalistes, dont on a pu dire, avec quelque exagération, qu'elles étaient uni-dimensionnelles.

Il en va de même pour l'espace géographique où les exigences circonstanciées d'un des facteurs constitutifs règlent la composition de la totalité : la Côte d'Azur, par exemple, est aujourd'hui une région homogène en ce qu'elle présente une évidente unité de composition : la prépondérance de la fonction touristique y a mis en place une urbanisation dominante, de fortes densités humaines, une puissante infrastructure de communication avec l'extérieur, tandis que l'arrière-pays resté agricole est rural et faiblement peuplé.

Les relations dialectiques entre deux régions homogènes aussi différentes ont déterminé la formation d'un sous-ensemble dissymétrique, le Sud-Est français, dans lequel la Côte s'est subordonné l'intérieur.

Disons, pour conclure sur ce sujet : si les contradictions inhérentes à l'hétérogénéité sont le moteur de l'évolution des entités socio-spatiales, l'homogénéité réalisée par la dominance d'une de leurs instances composantes est le facteur principal de leur cohérence : celle-ci rend compte de leur équilibre et de leur stabilité ; celle-là, des ruptures nécessaires à leur évolution.

Il convient maintenant que nous nous expliquions sur un troisième point.

### *Rapports espace géographique et milieu naturel*

C'est un sujet tabou car il met en cause le dogme de la sacrosainte unité de la géographie. Pour l'aborder objectivement, plaçons-nous d'abord dans une optique historique, c'est-à-dire délibérément évolutionniste.

Dans un premier temps, les hommes subissent les conditions naturelles et ne parviennent pas à les contrôler ; c'est encore le cas

de nombre de sociétés actuelles : certaines régions de l'Inde, par exemple, ne disposent d'aucune riposte efficace aux irrégularités de la mousson dont les insuffisances ou les excès sont à l'origine des désastres de grande ampleur infligés aux hommes.

Mais l'homme n'est pas un être passif : il est doté génétiquement de l'aptitude à résoudre les problèmes que lui pose l'adaptation des différents milieux naturels à ses besoins variés : d'où son ubiquité spécifique.

Quand il se heurte à des obstacles qui lui paraissent insurmontables, quand il mésuse de son environnement jusqu'à le dégrader irrémédiablement, ce sont les insuffisances de ses moyens d'action, ses ignorances des lois de la nature et souvent aussi l'agressivité des rapports sociaux qui sont en cause.

Tous les exemples cités en portent témoignage. Dégradation des sols sur les pentes des Andes vénézuéliennes, par une culture du blé poussée imprudemment jusqu'à 3 000 mètres d'altitude ? La responsabilité en revient au système d'exploitation inexorable imposée aux paysans par la colonisation espagnole et les classes dominantes.

Echecs de l'agriculture soviétique ? A quoi les attribuer ? A la politique qui a soumis l'agriculture à une exploitation paralysante au profit d'une industrialisation prioritaire : déstabilisé par la collectivisation kolkhozienne, le paysannat n'a pu donner sa vraie mesure que sur les parcelles individualisées que sa résistance a arrachées au pouvoir. Staline est-il coupable ? S'il a pu déclarer que les contraintes naturelles n'existent pas pour la société socialiste, c'est que les naturalistes comme Lyssenko et les géographes soviétiques, intoxiqués par l'idéologie dominante ou terrorisés, ce qui revient au même, n'ont pas cru devoir l'informer des limites que nos connaissances et nos techniques, dans l'état actuel de leur développement, imposent à une politique, même socialiste<sup>3</sup>.

Rappelons-le. Le milieu naturel constitue une matière première dotée de caractéristiques qu'il n'est pas permis à l'action humaine d'ignorer sans risquer l'échec ; comme toute matière première, il a ses résistances et ses limites, mais d'autant moins contraignantes que les sociétés sont mieux armées par la science pour les dépasser : il permet la construction de l'espace géographique ; il ne l'explique pas.

La vraie nature de l'homme, c'est sa culture ; sa niche écologique, c'est l'espace géographique, expression au sol de la société qui l'a conçu et construit avec des matériaux tirés de son environnement, « nature seconde émergeant de la nature première par la

3. La pensée de Staline reflétait aussi le naturalisme optimiste de Karl Marx.

pratique sociale », selon la pensée de Karl Marx, si l'on en croit Henri Lefèvre.

Ce sont donc les conditions socio-culturelles qui rendent compte de l'espace géographique et non les caractéristiques du milieu naturel : tel est le noyau épistémologique autour duquel la géographie devrait construire un système cohérent d'explication.

D'ailleurs, qu'est-ce que le milieu naturel ? Où qu'on porte son regard, on ne voit qu'espaces écologiques transformés, adultérés par l'action humaine et intégrés dans l'œkoumène ; qu'est devenue la forêt dite primitive ? Qu'est-ce qu'une savane, une garrigue, un maquis ?

Si bien qu'on est en droit de se demander si la « nature » telle que nous l'observons étant, de plus en plus, le résultat des pratiques humaines, ce n'est pas plutôt aux sciences naturelles d'intégrer les apports de la géographie dans leur système d'explication.

H. ISNARD  
*Université de Nice.*